La Reliure Nouvelle
1984

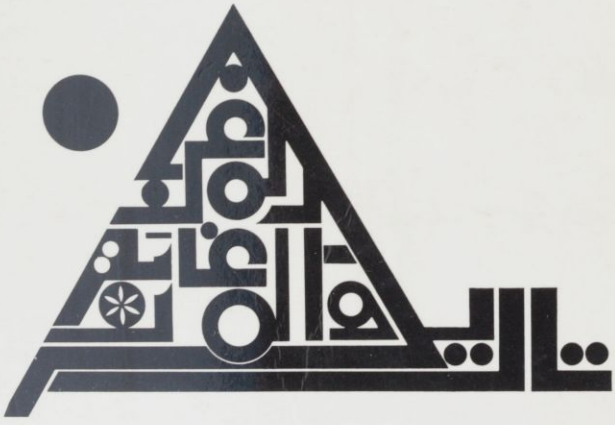
Abdallah Laroui

L'histoire du Maghreb
Un essai de synthèse

Abdallah Laroui

L'histoire du Maghreb

Un essai de synthèse



FM/Fondations

FONDATIONS

344

8° R
86 844
(32)

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

L'idéologie arabe contemporaine (3e édition)

92
5.10

Abdallah Laroui

L'histoire du Maghreb

Un essai de synthèse

FRANÇOIS MASPERO
1, place Paul-Painlevé, Ve
PARIS
1982

DL-10-11-1982-34885



ISSN 0290-2923

Si vous désirez être tenu régulièrement au courant de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Éditions François Maspero, 1, place Paul-Painlevé, 75005 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel *Livres Partisans*.

© Librairie François Maspero, Paris 1970

ISBN 2-7071-1359-X

à la mémoire de mon père

Introduction

I. *Pourquoi ce livre*

Un thème bien familier à toute l'historiographie de la période coloniale est celui de la malchance du Maghreb : malchance de n'avoir pas reconnu la valeur civilisatrice de la conquête romaine, malchance d'avoir dû accepter l'Islam, malchance d'avoir subi l'invasion hilālienne, malchance d'avoir servi de base à la piraterie ottomane... Mais n'a-t-on pas plus de raisons de parler d'une autre malchance ? Celle d'avoir toujours eu des historiens d'occasion : géographes à idées brillantes, fonctionnaires à prétentions scientifiques, militaires se piquant de culture, historiens de l'art refusant la spécialisation, et à un niveau certes plus élevé, des historiens sans formation linguistique ou des linguistes et archéologues sans formation historique ; les uns renvoyant aux autres, les premiers s'appuyant sur l'autorité des seconds, il se forme ainsi une conjuration qui fait circuler les hypothèses les plus aventureuses pour finalement les imposer comme vérités acquises[1]. Il est vrai que du côté des Maghrébins on n'est guère mieux servi : tiraillé entre les ruminants d'un autre âge, les chefs politiques et les instituteurs, le lecteur ne peut se consoler qu'en se disant qu'après tout leur quiète certitude n'est pas plus infondée que celle de leurs adversaires, qu'ils

1. Le cas le plus évident de cette étrange politesse se trouve chez J. Carcopino qui justifie ses propres hypothèses aventureuses par « les intuitions géniales » de E.F. Gautier dans *Le Maroc antique*, Gallimard éd., Paris, 1944, p. 300 ; ce qui lui fait écrire évidemment que Mas'ûdī vivait au XIVe siècle au lieu du Xe (p. 138) et que la révolte khārijite éclata en 657 avant la véritable conquête du Maghreb (p. 299). Ch. Courtois, qui se moque à juste titre de ces « intuitions géniales » dans *Les Vandales et l'Afrique* (p. 364), n'en a pas moins recours à la même politique avec G. Marçais (p. 318) lorsqu'il en a besoin. Les exemples sont innombrables où le lecteur est renvoyé, dans une note, pour justifier un jugement aventureux, à un travail lui-même plus qu'hypothétique : les préhistoriens renvoient aux médiévistes, les historiens de l'époque moderne à ceux de l'antiquité, et vice versa à l'infini.

honorent d'ailleurs souvent plus que de raison[2]. Longtemps sans doute, et par la force des choses, nous aurons encore à subir ces errances et il faut bien plus qu'une critique abstraite pour fonder une histoire scientifique[3]. Pourquoi alors ce livre ?

Essentiellement, parce qu'une expérience d'enseignant dans une université américaine m'a convaincu que négliger les livres coloniaux sur l'histoire maghrébine ne les empêche pas d'influencer profondément les chercheurs trop avides de connaître et bien mal préparés pour exercer leur propre jugement. Les thèses, présentées par leurs auteurs mêmes comme des conclusions partielles et provisoires, sont prises par des lecteurs pressés pour des résultats globaux et définitifs. Les chercheurs américains, jeunes pour la plupart, ignorant l'arabe et le berbère, intéressés avant tout par le présent, ne regardant l'histoire que comme une introduction commode et académiquement requise pour les travaux de sociologie et de science politique, ont tendance à surestimer tout ce qui est écrit en français et leur cas est loin d'être unique[4]. J'ai pensé, dans ces conditions, qu'il valait la peine de donner le point de vue d'un Maghrébin sur l'histoire de sa patrie, même s'il ne devait apporter sur le plan de la recherche que peu de nouveautés, même s'il ne devait différer des historiens coloniaux que par l'interprétation de certains faits.

Cette cause n'est cependant pas la seule : les jeunes Maghrébins eux-mêmes sont trop obnubilés par le présent — l'économie, la sociologie, la politique... ; l'étude du passé leur semble un investissement largement négatif ; ils se déchargent de cette besogne sur les étrangers sans se demander si l'image que ceux-ci leur tracent de leur passé ne peut pas, à la longue et malgré eux,

---

2. Cf. Allāl al-Fāsī, *Histoire des mouvements d'indépendance dans le Maghreb Arabe*, 2e édit. arabe, Tanger, s.d., [1957], et sa polémique dans le chapitre introductif avec E.-F. Gautier qu'il appelle savantissime ('allāma).

3. C'est la critique qu'on peut adresser à Mohamed Sahli, *Décoloniser l'histoire*, Paris, Maspero éd., 1965, qui semble croire qu'il suffit de montrer les présupposés idéologiques de l'histoire coloniale pour décoloniser l'histoire. C'est certes un stade nécessaire, mais non suffisant. Tout en reprenant le projet de Sahli, je m'en distingue en ne prétendant pas donner une histoire positivement décolonisée, mais seulement une « lecture » de cette histoire dont je légitime le projet en affirmant qu'au pire, elle ne serait pas plus idéologique que celle des coloniaux.

4. Citons Jane S. Nickerson, *A short history of North Africa*, New York, 1961 ; Ch.F. Gallagher, *The U.S. and North Africa* 1963 ; W. Zartmann, *Morocco, Problems of new Power*, New York 1964, sans oublier N. Barbour, *Survey of North-West Africa*, 1962, qui est une traduction d'articles français.

informer leur présent. Cela, joint à d'autres causes, permet de comprendre que l'histoire, surtout celle de la période antérieure au XIXe siècle, reste le domaine où s'est le moins fait sentir l'influence de la décolonisation. Les économistes, les sociologues, les urbanistes, les géographes, même les littérateurs et les artistes, ont intégré dans leurs visions et leurs méthodes ce fait essentiel du milieu du XXe siècle qui est la fin des empires coloniaux. Seuls les historiens du Maghreb, et ceux des périodes antérieures aux temps modernes notamment[5], y ont en grande partie échappé et il suffit pour s'en rendre compte d'assister à quelque congrès organisé dans un pays riverain de la Méditerranée. La faute en revient certainement au désintérêt des Maghrébins, plus qu'à la paresse intellectuelle des historiens étrangers.

Pourtant l'expérience politique elle-même, après la retombée des ferveurs, nous rappelle, avec de plus en plus d'insistance, la lourdeur des structures héritées et le poids des générations disparues. Chaque jour davantage nous nous rendons compte de la nécessité de questionner le passé sur les deux phénomènes qui hantent notre vie politique et intellectuelle : le retard historique et sa compensation consciente, c'est-à-dire la Révolution. Je critiquerai dans les pages qui suivent trop d'historiens étrangers, et trop sévèrement, pour ne pas me sentir obligé de dévoiler dès l'abord les questions que je ne cesserai de poser à l'histoire maghrébine : quelle est la profondeur, la genèse, l'anatomie de ce qui sera à un certain moment un « retard à rattraper »[6] ?

En même temps qu'un cours dont il gardera nécessairement l'aspect pédagogique, de revue critique de ce qui a déjà été écrit, ce livre sera une « lecture » du passé maghrébin. Peut-être sera-t-il par là quelque peu disparate ; le ton par endroits variera, la question principale néanmoins restera inchangée au cours des pages. Ce n'est pas tant l'histoire en elle-même qu'il s'agira de retracer, bien qu'on ne puisse pas s'en dispenser tout à fait, que la relation qu'un Maghrébin d'aujourd'hui, soucieux de son avenir, est à même de soutenir avec la totalité de son passé. D'une certaine manière, cette étude continuera, dans

5. L'histoire de l'Afrique noire a moins souffert, sur ce plan, parce qu'elle a eu moins de tabous et de préjugés à démolir, ayant été négligée durant la période coloniale. Elle a pris son essor avec la décolonisation et en a immédiatement porté la marque.

6. Cf. mon article « Marx et l'intellectuel du tiers monde » dans *Diogène*, oct.-déc. 1968, p. 134 et suiv.

un cas précis, la description des connexions entre continuité et discontinuité, que j'avais annoncée ailleurs[7]. Les Maghrébins et leur passé, c'est donc le premier terme qui, à chaque instant, doit prévaloir.

Sans doute est-il malaisé de justifier modestement une entreprise ambitieuse ; l'attitude la moins équivoque est simplement de revendiquer pour soi la liberté que d'autres ont prise de disserter longuement sur ce qui leur tient si peu à cœur. Lorsqu'un véritable Institut des sciences historiques aura vu le jour au Maghreb, où des chercheurs, alliant une connaissance intime du milieu et des sources locales à un esprit critique sans faiblesse et à l'enthousiasme créé par les nouvelles perspectives d'une histoire totale, pourront donner de l'histoire maghrébine la mise au point que chacun espère[8], nul ne pourra alors se permettre

---

7. Cf. A. Laroui, *L'Idéologie arabe contemporaine*, Paris, Maspero éd., 1967, 2e partie.

8. Jusqu'à maintenant, ce rôle a été dévolu au livre de Ch.-A. Julien, *L'Histoire de l'Afrique du Nord* Payot éd ; écrivant sur le sujet, personne ne peut échapper à la nécessité de préciser sa position vis-à-vis de ce livre. Il faut tout d'abord lui reconnaître un grand rôle historique : celui d'avoir servi et de continuer à servir de livre de référence aussi bien aux non-Maghrébins qu'aux Maghrébins eux-mêmes. Cependant tout jugement sur l'œuvre de Julien est malaisé parce qu'il n'est pas facile de faire la distinction entre la première mise au point publiée en 1931, l'usage qui en a été fait et la réédition de 1951. Il est vrai qu'aucun Maghrébin, jeune ou vieux, ne peut rendre pleinement justice au courage intellectuel qu'il a fallu à l'homme, au militant et à l'historien pour faire paraître un tel livre dans les années qui ont vu commémorer en grande pompe le centenaire de la prise d'Alger. Une comparaison rapide avec le contenu d'un livre comme *Histoire et Historiens de l'Algérie*, Plon, éd. qui présente le point de vue officiel, mettra en relief la grande nouveauté de la démarche de Ch.-A. Julien. Certes, celle-ci se place tout entière dans une perspective réformiste qui amorce le dialogue avec les maîtres d'alors en acceptant leurs propres conclusions ; certes, Julien dialogue à chaque instant avec Gsell, Gautier et Albertini en essayant de leur montrer que leurs propres conclusions nécessitent un renouvellement de la vision d'avenir et de la pratique politique en Afrique du Nord, mais les leaders nationalistes de l'époque n'avaient pas, dans leur immense majorité, agi autrement. Tout jugement sur le Julien de 1931 est par la force des choses un jugement sur Bourguiba, Ferhat Abbas et les auteurs Marocains du plan de réformes de 1934, et ce n'est pas là un mince hommage rendu à un non-Maghrébin. Cela dit, l'histoire aime à jouer des tours aux historiens, et si l'homme politique en Ch.-A. Julien a évolué aussi rapidement que les événements, l'auteur s'est accroché à son œuvre ; il n'a pas voulu ou pas eu l'occasion de se débarrasser de certains jugements que la situation du Maghreb d'avant 1939 justifiait, mais qui étaient devenus totalement anachroniques vingt ans après, et c'est bien ce qu'ont compris les responsables de la seconde édition qui certes ont mis à jour les faits, mais bien soigneusement gardé ces mêmes jugements dépassés. Nous sommes en droit de considérer qu'il s'agit de deux livres différents, même couverts par le même nom ; nos critiques au travail de

de continuer à travailler dans le cadre du vieil individualisme. En attendant, il n'est interdit à personne, en en acceptant toutefois les risques, de questionner le passé pour se figurer l'image d'un avenir possible.

II. *L'idée du Maghreb*

Il est illusoire de vouloir dévoiler l'histoire du Maghreb à son point de départ et faire croire qu'on peut se mettre à la place des premiers Maghrébins, assister à leur naissance à l'histoire, comme il est d'usage de le faire en décrivant d'abord le pays, les hommes, la société..., etc. Cette partie, en réalité, quand elle s'appuie sur des résultats indiscutables, est une histoire naturelle et quand elle est hypothétique, comme c'est le cas ici, introduit déjà tous les préjugés idéologiques de la période coloniale.

De fait, dès le début, on est en pleine difficulté, fait-on remarquer. De quelle partie du monde raconter l'histoire ? De l'Afrique du Nord, terme critiqué par les géographes ; du Nord-Ouest africain, terme géographiquement plus juste mais dicté par des considérations politiques contemporaines ; de la Berbérie, dénomination à usage malléable dont les fortunes furent diverses depuis le commencement des temps modernes, délaissée en fin de compte parce qu'elle comportait trop de sous-entendus politiques sinon raciaux ; du Maghreb, terme arabe vague qui peut servir, parce que étranger, dans une langue européenne, bien qu'il soit en arabe inutilisable, même si on le précise avec les adjectifs arabe ou musulman[9] ? On en a conclu que cette difficulté dénote l'artificialité de l'entreprise. Pourtant, quand on voit les erreurs, parfois ridicules, dans lesquelles tombe l'histoire locale, comme de se disputer un empereur, un écrivain ou encore d'être obligé

Ch. Courtois et R. Le Tourneau, notre refus absolu de l'idéologie qui les anime, ne nous semblent pas incompatible avec la grande amitié que nous continuons à porter à Ch.-A. Julien, humaniste libéral et militant anticolonialiste qui fut, pour la majorité d'entre nous, un maître et un ami. Le tome III de la 2e édition, annoncé sous sa seule responsabilité, nous aidera sûrement à asseoir définitivement notre jugement sur son œuvre d'historien.

9. C'est le terme *Maghreb* qui sera utilisé tout au long de ces pages, sauf lorsque les nécessités de la phrase obligent de recourir à l'expression géographique : le Nord de l'Afrique ; de même, *maghrébin* sera préféré à tous les autres adjectifs, sauf lorsque le contexte oblige d'employer l'adjectif berbère, surtout dans la période préislamique.

de considérer comme relevant d'une politique étrangère des décisions touchant des territoires au-delà de frontières non encore fixées[10], on se rend compte que la vision locale n'est pas moins arbitraire que la vision unitaire.

L'idéal serait, bien sûr, de commencer par une histoire de l'historiographie ; suivre la naissance de l'idée même du Maghreb, voir comment une qualification a fini par s'objectiver. Cette histoire historiographique n'est certes pas plus facile que l'autre qui se veut au niveau de l'acte historique lui-même ; elle est même parfois impossible à suivre dans ses méandres et ses implications ; elle a du moins l'honnêteté de ne pas cacher qu'elle est elle-même prisonnière d'une certaine histoire et qu'elle ne prétend ni à la permanence ni à l'exclusivité.

Je n'ai pu néanmoins me résoudre à suivre ce programme en toute rigueur, essentiellement parce qu'il est prématuré, mais le plan d'exposition choisi reste fidèle à la même inspiration et impose en conséquence à tout le livre cette vision de l'histoire en tant qu'historiographie. Le terme *Maghreb*, choisi faute de mieux, n'aura pas une acception géographique, mais aura une signification essentiellement historique et dynamique : à chaque période, il y aura une distinction entre un centre et une périphérie, une histoire et une protohistoire, pourrait-on dire. A chaque période, la vue s'arrête à une ville (Carthage, Kairouan, Fès), à une province (Ifrīqiya), à une monarchie ou un empire (l'Almohade), en laissant dans le non-perçu, l'inconnu, toute une partie du Nord-Ouest géographique. Sans doute l'aire historique va-t-elle de plus en plus s'élargir jusqu'à couvrir la totalité de la région au XXe siècle, mais avant cette époque, toute histoire maghrébine est, par définition même, une histoire incomplète, du simple point de vue de l'extension, sans parler de la compréhension. C'est regrettable, mais on doit s'y résigner ; il faut aussi le préciser toujours, car souvent on prend la partie pour le tout, ou bien on oppose un tout que jusqu'à présent on ignore à une partie qu'on peut du moins connaître[11]. Cette sépa-

10. Les cas les plus fréquents sont ceux de l'almohade Abd al-Mu'min que se disputent Algériens et Marocains, et de l'historien Ibn Khaldûn que se disputent Algériens, Marocains et Tunisiens. Cf. H. TERRASSE, qui considère la politique almoravide ou almohade en Andalousie comme une politique étrangère selon les canons de l'histoire diplomatique du XIXe siècle.

11. C'est ce que fait G. Camps, que nous aurons plusieurs fois l'occasion de critiquer par la suite. Il y a une histoire et une proto-histoire au Maghreb, mais qui dénotent d'abord un stade de notre connaissance, avant d'avoir une signification structurale, et même alors il ne faudra surestimer ni l'une ni l'autre.

ration entre l'aire historique et sa mouvance provient du fait que l'histoire n'est pas née dans cette partie du monde, que la « civilisation » lui est venue d'ailleurs, et elle n'a de raison d'exister que dans une perspective qui surestime l'histoire. Cette surestimation, comme l'appellent les préhistoriens et les ethnologues, ne sera pas mise en question dans ce livre. Peut-être que d'autres Maghrébins le feront un jour et l'histoire totale maghrébine sera décentrée. En attendant, je maintiens cette histoire aimantée vers l'Est méditerranéen ; elle apparaît alors, et pour de longues périodes, comme une histoire-objet, celle d'une terre qu'on conquiert, qu'on exploite, qu'on « civilise », et l'opposition entre histoire et protohistoire sera celle même de la partie conquise du Maghreb, ou simplement contrôlée, et la partie incontrôlée ; aucune ne sera toutefois surestimée par rapport à l'autre.

Dès lors, on peut distinguer une longue période durant laquelle le Maghreb, pur objet, ne peut être vu que par les yeux de ses conquérants étrangers. L'histoire de cette période, si on la raconte directement, sans la critiquer, ne peut être que celle des étrangers sur terre africaine ; quelles que soient les complaisances des uns et des autres pour les conquérants de leur choix, la richesse de la documentation qui nous est parvenue et sa valeur littéraire, les qualités dramatiques de certains moments, il n'est que vrai qu'on l'a jusqu'à maintenant trop privilégiée[12]. Quelle que soit la date finale qu'on donne à cette période (je proposerai le milieu du VIIIe siècle ap. J.-C.) le Maghreb va échapper à sa situation d'objet, en se reconnaissant dans un mouvement idéologique à caractère religieux, qui va donner naissance à des villes-États, à des principautés et enfin à des empires. L'histoire du Maghreb sera confondue avec celle de ces mouvements idéologiques jusqu'au XIVe siècle. L'historiographie au sens restreint va se développer avec les monarchies qui ne devront rien aux schismes religieux, d'abord ayant comme objet la vie des capitales monarchiques (Fès, Tlemcen, Tunis), puis se dissolvant dans les histoires locales : des provinces, des cités secondaires, des confréries, des familles. Au même moment, les rapports avec un monde nouveau, de plus en plus menaçant, vont se refléter dans des récits de voyages, de captivité ou d'ambassades. A partir du XIXe siècle vont éclore, se contrecarrer et

12. C'est une distorsion subtile mais grave que de donner à l'histoire ancienne du Maghreb la même importance, exprimée en nombre de pages, qu'à l'histoire musulmane, comme le fait Ch.-A. Julien, car les deux périodes n'ont pas le même poids, quoi qu'on en dise.

polémiser les deux historiographies : coloniale et nationaliste, et évoluer en sens inverse, sinon dans tous leurs aspects, du moins dans leur expression de la réalité. C'est à ses débuts que l'historiographie coloniale est la plus adéquate à son objet, et c'est à la fin du processus que celle des nationalistes trouve son contenu.

Il sera nécessaire, bien sûr, de justifier, période par période, la rupture et la succession, et surtout l'identité postulée entre le déroulement de l'historiographie et le développement historique ; il faudra aussi s'assurer qu'il s'agit d'une véritable périodisation, permettant de différencier les niveaux successifs de l'économie, de la société, de l'organisation étatique, de la culture et de la psychologie ; ces points seront discutés dans les conclusions partielles. En tout état de cause, une telle exposition permettra au moins d'éviter plusieurs écueils.

Le premier est de juxtaposer les époques selon un critère géographique, dynastique ou racial telle la séquence : époques punique, romaine, vandale, byzantine, arabe, turque, française..., dont les défauts sont évidents. Le second, plus subtil, car il est, en fait, accepté par la majorité des écrivains et de leurs lecteurs, et qu'on pourrait nommer : le mythe ternaire, qui est à la fois d'origine universitaire et d'utilisation idéologique. Universitairement, il provient de la sacro-sainte division : histoire ancienne, moyen âge, temps modernes, époques séparées par les invasions barbares et le mouvement de la Renaissance ; cette périodisation est maintenue au prix de manipulations parfois légères, parfois assez graves, par lesquelles la conquête arabe du VIIe siècle remplace les invasions du Ve, la conquête turque du début du XVIe, ou même la conquête française du XIXe, tient lieu de Renaissance. Derrière cette méthodologie se cache bien sûr une politique : on aime représenter le Maghreb comme une terre de disputes entre deux entités, partout présentes et jamais définies : Occident et Orient, dont les religions chrétienne et islamique, les langues latine et arabe ne seraient que des manifestations[13]. Les intéressés acceptent cette division ternaire,

13. On retrouvera plusieurs fois cette idée réfutée dans les pages qui suivent. Allāl al-Fāsī la reprend, mais avec une variante en opposant l'esprit latin à l'esprit grec, qui dans son essence est le même que celui des grandes civilisations de l'Orient méditerranéen. Ce point n'a pas été assez mis en lumière par G. VON GRUNEBAUM dans son analyse d'al-Fāsī, in *Modern Islam*, Vintage Books, NewYork, 1964, pp. 328-330. J. BERQUE aussi a recours au même mythe dans *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Le Seuil édit., 1962, lorsqu'il parle d'« éternelles reconquêtes » et qu'il compare le Maghreb à une « Andalousie deux fois perdue » (p. 424).

mais la retournent, dans un cadre plus restreint, limité à l'islamisation : ils distinguent une longue période classique qui va du VIIe au XIVe siècle, à l'intérieur de laquelle se succèdent périodes de préparation, d'apogée et de déclin, suivie d'une longue période d'éclipse où se superposent défaites en Espagne, empiétements étrangers sur les côtes, dislocation des États et assoupissement culturel, elle-même rachetée par le renouveau culturel de la fin du XIXe siècle qui rejette dans l'ombre la présence trop pesante du colonisateur. Ces deux périodisations, il est vrai, mettent en lumière des ruptures de rythme réelles qu'il faudra analyser, mais les valorisant, bien que contradictoirement, elles les dénaturent. En définitive, toute périodisation ternaire garde quelque trace de sa signification mystique, et il faut y échapper à tout prix.

En attendant qu'une historiographie économique et sociale se développe, l'intérêt de prendre la périodisation de l'historiographie politique comme moyen d'ordonner l'histoire elle-même et de l'exposer, est au moins de nous débarrasser de cette mythologie de l'épanouissement et de la décadence qui trop souvent se changent en chute et rédemption. Il n'est nullement question, bien entendu, de confondre logique d'exposition et logique des faits eux-mêmes.

I

Le Maghreb dominé

1

A la recherche des origines

Chacun sait que la connaissance de l'histoire suit le chemin inverse du déroulement événementiel ; c'est la période, la plus éloignée de nous, du passé maghrébin, antérieure aux premiers établissements phéniciens à la fin du IIe millénaire av. J.-C., qui est entrée le plus tardivement dans le domaine des études positives. C'est aussi le terrain incontesté de la recherche coloniale. Les Maghrébins, anciens ou modernes, ont très peu de chose à dire de positif à ce sujet ; cela est normal, puisque la science des origines de l'homme est vieille de moins d'un siècle.

Pendant longtemps, l'étude de cette époque a été tributaire des antiquités classiques ; jusqu'à la Première Guerre mondiale, date à laquelle St. Gsell s'impose comme le maître de l'histoire maghrébine préislamique, les méthodes mises au point par les préhistoriens, et les résultats qui en sont le fruit au Maghreb, ne servent qu'à contrôler les données littéraires. Après 1930, la préhistoire maghrébine fait de très grands progrès, et la place dévolue à Gsell revient en bonne justice depuis lors à L. Balout. Cependant, si un changement de perspective est intervenu, si le document archéologique a pris le pas sur le document littéraire, trop de prémisses idéologiques lient les deux courants pour qu'on puisse parler d'une véritable rénovation. Plusieurs idées préconçues, qui sont à l'origine de beaucoup de déformations de l'histoire maghrébine et que nous aurons par la suite maintes occasions de critiquer, doivent leur existence aux spécialistes de cette période ; ce qui encore une fois est dans l'ordre, puisque ceux-ci viennent en fin de cycle.

Les préhistoriens du Maghreb posent habituellement les questions suivantes : Y a-t-il eu un changement dans le climat du nord de l'Afrique ? D'où viennent les Berbères ? Quelle est l'origine de leur langue ? Quelle est l'origine de leur culture, au sens américain ? Chaque question et les différentes réponses qui lui sont tour à tour données obéissent aussi bien à des considérations scientifiques qu'à des soucis idéologiques, et ces derniers expliquent la succession des théories explicatives plus facilement et sûrement que ne le ferait l'observation des progrès de la science positive.

Dès le départ, on trouve ce souci idéologique clairement exprimé par St. Gsell : « Il s'agit de savoir si cette prospérité [de la période romaine] a eu pour cause principale un climat plus favorable à la culture que le climat d'aujourd'hui ou si elle a été surtout l'œuvre de l'intelligence et de l'énergie des hommes, si nous devons nous borner à regretter un passé qui ne revivra plus ou lui demander au contraire des leçons utiles au temps présent[1]. » Cette question est restée de mode jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale et, d'une manière générale, on répondait comme l'avait fait Gsell avec beaucoup de précautions d'ailleurs, qu'il y avait eu peu de changement, ce qui concordait avec le préjugé idéologique. Les découvertes de plus en plus nombreuses de l'art rupestre, à partir des années trente, qui tendent à démontrer l'existence d'un Sahara plutôt vert, au moins dans certaines de ses parties et à une époque pas trop éloignée (de l'ordre des millénaires et non de dizaines de millénaires) ont obligé certains, malgré le très grand désaccord sur l'utilisation qu'il convient de faire des gravures et peintures sahariennes, à reconnaître une tendance au dessèchement[2]. Mais cette preuve est loin d'emporter l'adhésion de tous, et un désintérêt à l'égard de la question se fait sentir chez les spécialistes ; seuls les amateurs continuent à lui faire un sort. Il importe de noter néanmoins que la succession de ces deux perspectives en reflète une autre qu'on verra sur d'autres plans, celle d'un optimisme suivi d'un profond pessimisme quant au destin général de l'Afrique du Nord.

La même évolution s'observe en ce qui concerne l'origine des

---

1. St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 40.

2. Cf. E.-F. Gautier, *Le Sahara*, Payot éd., 1928, pp. 59-69 ; H. Lhote, *A la découverte des fresques du Tassili*, Arthaud éd., 1958 ; L.C. Briggs, *Tribes of the Sahara*, Cambr. (Mass.) 1960, pp. 38-39 ; R. Capot-Rey, *Le Sahara français*, P.U.F. éd., 1953.

Berbères[3]. La période coloniale avait vu s'affronter deux écoles : celle qui voulait les rattacher aux populations d'Europe et celle qui voulait en faire des Moyen-Orientaux. Les études anthropologiques et les trouvailles archéologiques tendent à l'heure actuelle, tout en maintenant une très grande marge d'incertitude, à prouver tout à la fois l'ancienneté et la diversité du peuplement maghrébin. Personne ne croit plus à la nouveauté des éléments négroïdes et « blonds », ni donc que la diversité anthropologique, telle qu'on l'avait décrite au début du siècle, exprime la succession de vagues d'envahisseurs assez proches de nous. L'idée qui tend à se généraliser[4] est que la majorité de la population est constituée par un mélange, qui s'est stabilisé au néolithique, d'un vieux fond paléo-méditerranéen, et de deux groupes méditerranéens venant tous les deux de l'Asie occidentale mais entrant au Maghreb par deux voies différentes, l'un par le nord-est où il a eu tendance à blanchir et l'autre par le sud-est, ayant fait un grand détour par l'Afrique orientale où il s'est métissé de Noirs. Quel que soit le degré d'exactitude scientifique de cette théorie, on remarque qu'elle n'est plus disposée à trancher dans le sens d'une origine occidentale ou orientale de tout le peuplement ; elle prend acte de la diversité actuelle et la projette jusqu'aux temps préhistoriques.

Les recherches sur la langue et la culture des anciens Berbères vont cependant faire pencher la balance du côté de l'Orient. Au sujet de la langue, seuls les amateurs continuent à construire des hypothèses, les linguistes, particulièrement ceux qui pratiquent le berbère, se réfugiant dans le silence. Ni l'origine du libyque, ni le degré de son extension, ni même l'existence d'autres parlers dans le Maghreb préhistorique ne leur semblent à présent pouvoir être élucidés. Les inscriptions libyques, même bilingues, n'ont pu être déchiffrées d'une manière significative et cet échec a par la même occasion empêché les savants de progresser dans l'étude de l'origine de l'alphabet libyque. Toutefois les représentants de linguistique générale tendent à circonscrire l'aire de recherches au protosémitique, surtout au Sud-arabique. Acceptée, cette thèse ferait croire que la partie de la population venant de l'Est africain serait dominante ; certains

3. Une mise au point sur la question est donnée dans l'article « Berbères » de l'*Encyclopédie de l'Islam*, 2e édit., p. 1208 et suiv., et G. Camps : *Aux origines de la Berbérie, Monuments et rites funéraires*, Paris, 1961, pp. 14 et suiv.

4. Résumée par Ch.-A. Julien *dans Histoire de l'Afrique blanche*, coll. Que sais-je, P.U.F. éd., 1966, pp. 17-18. Détails dans L.C. Briggs, *The Stone age races*... Cambr. mass., 1955 pp. 72-75.

font cependant remarquer que la toponymie plaide en faveur du groupe méditerranéen entrant par le nord-est et l'équilibre semble ainsi rétabli[5].

Quant à la culture berbère, on a peu à peu abandonné l'habitude de mettre toutes les découvertes que les préhistoriens amalgament sous le nom de révolutions néolithiques au crédit des Phéniciens. Gsell écrivait : « Les indigènes de cette contrée n'ont pas attendu la venue des navigateurs syriens [!] pour pratiquer l'élevage et l'agriculture »[6], mais il ajoutait, et c'est la question que les préhistoriens n'ont jamais cessé de se poser : « Quelques-uns de leurs progrès furent-ils dus à leur initiative intelligente ? Nous l'ignorons. » Ces acquisitions néolithiques et énéolithiques sont maintenant reculées dans le passé maghrébin, mais le crédit continue pour une large part à être mis au compte des étrangers : voisins, commerçants venus de loin ou envahisseurs... On reconnaît de plus en plus qu'une civilisation néolithique s'est développée sur une base locale, mais tellement pauvre ajoute-t-on qu'elle mérite à peine ce nom ; les changements décisifs furent introduits par des hommes venus de l'Asie en passant par la Haute-Égypte[7]. Malgré la révision des idées courantes sur des points de détail, rendue nécessaire par les découvertes archéologiques, la perspective générale reste malgré tout la même. Gsell avait affirmé que le blé, certaines variétés d'arbres et le cheval avaient été introduits à partir de l'Est et à une date relativement récente (le cheval au cours du IIe millénaire) ; il affirmait aussi, avec plus de réticence, que le néolithique subsista jusqu'au début du Ier millénaire, le Maghreb passant directement à l'âge du fer, introduit par les Phéniciens, sans avoir connu ni le

---

5. G. Camps, *op. cit.*, p. 31, n. 2, où il s'appuie sur St. Gsell après avoir affirmé auparavant que le t. I de son *histoire* est tellement dépassé que personne ne le lisait plus.

6. St. Gsell, *op. cit.*, p. 239. Remarquer cette volonté d'orienter la carte politique ancienne en utilisant les dénominations modernes.

7. Le fameux homme Capsien opposé à l'Ibéro-Maurusien (Oranien). On a toujours tendance à laisser entendre que jusqu'au Ier millénaire av. J.-C., il y a eu coexistence des deux, c'est-à-dire que le néolithique lui-même ne gagna pas la totalité du Maghreb. Cf. la critique de cette thèse par G. Camps, *Massinissa ou les débuts de l'histoire*, 1960, p. 164.

8. Idée reprise sans discussion dans Ch.-A. Julien (Courtois), p. 44 : « L'absence d'une période énéolithique est en effet l'un des traits caractéristiques de la préhistoire nord-africaine » plus nuancée dans Ch.-A. Julien, *Histoire de l'Afrique blanche*, p. 15 : « Si l'Ouest importa le cuivre et le bronze de la Péninsule ibérique, l'Est dut [!] acquérir directement le fer des Phéniciens, sans connaître le bronze ». Cf. aussi M. Furon : *Manuel de préhistoire générale*, Payot éd., 1966, p. 348 et s., p. 460.

cuivre ni le bronze[8], idée qui par la suite est devenue un lieu commun colporté de livre en livre. La découverte de gisements de cuivre et d'étain, qui démolissait un des arguments de Gsell, l'existence de chars, connus bien avant la venue des Phéniciens et dont la construction semble nécessiter l'utilisation des métaux, et enfin la découverte des gravures rupestres du Haut-Atlas[9] ont porté un rude coup à la thèse d'un saut de l'âge du cuivre et du bronze ; on admet de plus en plus que si les grandes découvertes néolithiques furent introduites par le Sud-Est, les découvertes de l'âge des métaux furent introduites par l'Ouest, essentiellement sous l'influence de l'Ibérie. La thèse d'un saut historique est donc remplacée par celle d'une action coloniale : des objets en cuivre et en bronze furent introduits, mais non pas la métallurgie elle-même. Au grand conflit qui, jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, opposa les tenants d'une origine occidentale des Berbères et de leur culture à ceux d'une origine orientale, les premiers majoritaires parmi les amateurs et les seconds parmi les savants, s'est substituée une reconnaissance de la diversité des origines et du caractère essentiellement fragmenté et passif du passé maghrébin[10], tout cela dans le cadre d'une science dont les découvertes se multiplient sans cesse.

La science des antiquités maghrébines fut la science de l'administration coloniale ; gouverneurs et résidents généraux s'y intéressèrent personnellement et le service des Beaux-Arts dépendait de la direction de l'Intérieur durant la plus grande partie de la période coloniale[11]. Il est normal donc qu'on y décèle une influence directe de l'idéologie générale de la colonisation. La thèse qui rattache les Berbères à l'Europe, propagée par des militaires, des fonctionnaires et quelques publicistes,

9. Cf. G. Camps : « Les Traces d'un âge du Bronze en Afrique du Nord », *R. A.*, t. CIV, 1960, pp. 31-55, interprétant les découvertes de J. Malhomme.

10. C'est l'idée générale que défend G. Camps dans ses ouvrages : « La fragmentation du Maghreb depuis le néolithique, à partir du IIe millénaire sous l'action coloniale de différentes civilisations ibérique à l'Ouest, sud-italique à l'Est et saharienne-nilotique au Sud, le Maghreb central étant une région de transition sans caractères propres. »

11. Il suffit de feuilleter les actes des Sociétés savantes d'Afrique du Nord ou les sommaires des revues telles que la *Revue africaine* (Alger), la *Revue tunisienne* (Tunis) *Hespéris* (Rabat), etc., pour s'en convaincre.

provient directement de la politique assimilationniste avec un fondement raciste[12], comme il convient à des hommes encore profondément attachés aux idées du XIXe siècle ; tous pensaient que l'assimilation ne pouvait réussir que si les Berbères avaient avec les Européens une origine commune, si lointaine fût-elle, sinon c'était la condamnation au piétinement. Et c'est lorsque cette politique commença à perdre de sa séduction et de son efficacité, vers 1930 précisément, que la thèse de l'origine asiatique acquit de plus en plus d'influence grâce à des savants qui pouvaient enfin mettre en accord les résultats de leurs recherches et le pessimisme ambiant[13]. Ce n'est nullement par hasard que la première expression scientifique officielle d'une telle thèse soit contenue dans un rapport remis au gouverneur général de l'Algérie en 1949 et qui, fruit d'enquêtes anthropologiques et archéologiques méthodiques, condamnait en réalité tous les espoirs d'une intégration définitive du Maghreb à l'Europe[14]. L. Balout écrivait en 1948, phrase qu'il reprenait en 1955 : « Ce serait donc dès les millénaires obscurs de la préhistoire que les pays du Maghreb, soudés à l'Afrique et à l'Orient mais pouvant s'ouvrir à l'Europe, avaient pris ce caractère qui les enchaîne depuis lors de n'avoir pu se donner une civilisation dont ils auraient été le foyer ni s'intégrer sans retour aux cultures venues des trois points de l'horizon qui tour à tour les colonisèrent[15]. » G. Camps exprime la même idée en 1960 : « Ni complètement africaine, ni entièrement méditerranéenne, [l'Afrique du Nord] balança au cours des siècles à la recherche de son destin[16]. » Pessimisme douloureux, où l'on sent de profonds regrets qui ne peuvent ni ne veulent s'avouer.

Les Maghrébins, pour leur part, n'ont rien opposé à ces conclusions qui semblent protégées contre toute critique par une

---

12. Déjà Faidherbe affirmait en 1867 : « Les Berbères sont parents avec la population ancienne de l'Europe occidentale. » (Cité par G. CAMPS : *Rites et Monuments* ..., p. 29). Quant au GL. E. BREMOND, sa thèse est exprimée dans le titre de son livre *Berbères et Arabes. La Berbérie est un pays européen*, Paris, Payot éd., 1938.

13. Cette remarque vaut surtout pour E.F. Gautier dont la condamnation des Maghrébins cache un profond pessimisme quant à l'avenir de la colonisation française. Il était un cartiériste avant la lettre.

14. Rapport du DR. VALLOIS incorporé par la suite dans l'édition remaniée des *Hommes fossiles* de M. BOULLE et dans la *Préhistoire de l'Afrique du Nord*, de L. BALOUT.

15. L. BALOUT, « Quelques problèmes nord-africains de chronologie préhistorique », *R. A.*, t. XIII, 1948, p. 262. et aussi p. 255.

16. G. CAMPS, *op. cit.*, p. 571.

cuirasse de science et de technicité[17] ; en fait, ils ne peuvent rien leur opposer de positif ; la documentation arabe classique ne peut servir, et les universités modernes paraissent se désintéresser d'une période dont l'étude est trop liée aux yeux de tous à la politique culturelle coloniale. Seule la Tunisie fait un effort dans ce sens, et encore pour des motifs apparemment plus dictés par l'encouragement au tourisme étranger que par un ecuriosité scientifique. Il n'est donc pas possible d'opposer pour cette période une idéologie nationaliste à celle de la colonisation, comme on pourra le faire pour les périodes suivantes. Ce manque d'intérêt n'est pas, hélas, sans conséquences, car c'est dans l'étude de cette partie du passé maghrébin que toutes les déformations trouvent leurs origines, sans compter que c'est là aussi que se forgent probablement les techniques les plus sûres de l'investigation historique : archéologie, linguistique, anthropologie..., et ce serait un désastre pour la culture maghrébine dans son ensemble si nous devions nous cantonner, comme nous l'avons fait jusqu'à maintenant, dans le document écrit si propice aux erreurs inconscientes et à la paresse, sinon à la malhonnêteté intellectuelle pure et simple.

Cependant, bien que la préhistoire ne soit pas près d'être contestée à l'esprit de « la Faculté d'Alger », le souci idéologique de celle-ci est tel qu'il n'est pas nécessaire d'être un préhistorien accompli pour le mettre en lumière. Le simple lecteur, honnête homme, peut sans difficulté déceler l'hétérogénéité qui existe entre les résultats de la recherche et les conclusions aventureuses qui les couronnent, et il est en droit de demander aux préhistoriens du Maghreb de s'en tenir au moins à la prudence qu'eux-mêmes ou d'autres manifestent lorsqu'ils traitent d'autres régions du globe. Ils sont les premiers pourtant à mettre en relief les difficultés d'utilisation que présentent leurs trois sources principales : les inscriptions libyques jusqu'ici indéchiffrables et, semble-t-il, pauvres en renseignements, les sources littéraires

17. Seuls les livres scolaires s'intéressent à cette période, par nécessité, en reprenant des résultats souvent dépassés par la recherche coloniale elle-même. Cf. M. MASHRAFI : *L'Afrique du Nord dans les temps anciens* (en arabe), Casablanca, 1957, 2e édition ; A. BENABDALLAH, *Histoire du Maroc*, t. I, Casablanca, s.d., qui accepte et met en relief les thèses sur l'origine orientale des Berbères parce qu'elles concordent avec ses préférences ; A. AYACHE *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, Éd. Soc., 1964, qui essaie de présenter un point de vue nouveau, mais pas sur la période préhistorique (pp. 9-15).

gréco-latines, allusives, difficiles à interpréter, ayant une prédilection pour le paradoxe et l'exotique, enfin les sites archéologiques qui continuent de souffrir de la dévastation que leur ont infligée beaucoup d'amateurs, à tel point qu'on peut se demander s'il sera possible, dans ces conditions, de rectifier un jour les erreurs de l'époque coloniale, même commises de bonne foi. Les difficultés ne s'arrêtent pas là : au cloisonnement entre classicisants et arabisants, maintes fois critiqué dans le passé, s'en est ajouté un autre entre préhistoriens en majorité archéologues, protohistoriens en majorité ethnographes et linguistes et spécialistes de l'antiquité en majorité philologues. Dans leurs synthèses ou l'interprétation de leurs trouvailles, et en vue de gagner du temps, les uns font semblant de prendre pour des conclusions définitives, ce que les autres ne présentent que comme des hypothèses, et c'est par cette canonisation mutuelle de résultats souvent partiels et contestables que l'idéologie coloniale s'est imposée à tous les niveaux de la recherche historique. Pour s'en convaincre, il suffit de lire Gsell et de voir à quel point il était prudent, hésitant dans ses jugements qui par la suite ont été partout affirmés comme scientifiquement et définitivement acquis. Et quand on pense aux médiévistes qui ne sont ni archéologues ni classicisants, et aux chercheurs actuels (surtout américains) qui ne sont ni arabisants, ni classicisants, ni historiens et dont le seul accès à la connaissance du Maghreb se trouve dans les grandes synthèses de vulgarisation, on peut imaginer les ravages que peut produire la plus petite imprudence dans la formulation d'une opinion[18].

C'est cependant un fait que les préhistoriens ne sont pas prudents ; qu'ils soient donc au moins conscients des résultats de leurs extrapolations. La conséquence la plus grave touche la perspective imprimée à l'histoire maghrébine dans son ensemble. Si on prend G. Camps comme représentant de cette manière de voir, on aperçoit aisément que, pour lui, préhistoire, protohistoire, histoire ne sont pas de simples divisions chronologiques ou des stades de notre connaissance, mais bien des divisions structurales englobant les aspects géographique, anthropologique, socio-

---

18. Comme Ch. Gallagher qui, dans *The United States and North-Africa*, *op. cit.*, parle du Maghreb comme d'une « no idea producing area » en ne lui accordant que 6 personnalités de valeur, 3 dans l'Antiquité, 3 dans la période islamique ; sans doute parce que lui se sent riche de toute la culture des Grecs, des Latins et de l'Europe moderne, qu'il annexe sans problème aucun.

culturel et bien sûr méthodologique. La préhistoire touche encore aujourd'hui pour lui le Sahara et sa mouvance, sa connaissance doit faire appel à l'archéologie et l'ethnographie ; la protohistoire, qui va du néolithique à la civilisation urbaine, touche encore la majorité de la population rurale, son étude doit par conséquent s'appuyer sur l'anthropologie culturelle ; l'histoire n'étant plus que l'étude des civilisations urbaines intruses, des Phéniciens jusqu'aux Français[19]. Cette perspective est l'expression technologique d'une thèse courante concernant la persistance du néolithique, qui s'exprime aussi sur le plan de l'organisation sociale dans l'idée d'une « histoire de tribus » que nous discuterons plus loin. Il est inutile de critiquer cette perspective, tant son caractère platement idéologique est patent, surtout si l'on ne peut pas, comme c'est notre cas, appuyer cette critique sur des preuves d'ordre archéologique irréfutables. On peut dire, néanmoins que, cette thèse gagnerait-elle à l'avenir de plus en plus de poids, il faudrait, pour qu'on puisse en tirer les conclusions que ses auteurs sous-entendent, prouver que le Maghreb est seul dans son cas parmi toutes les autres régions du globe, ce qui semble être difficile à affirmer, et surtout il faudrait prouver qu'un retard se répercute à tous les niveaux de l'évolution ultérieure[20]. Reprenons la conclusion de G. Camps : « Une révolution industrielle, semblable à celle qui transforma l'Europe occidentale au XIXe siècle s'opère actuellement en Algérie. Le petit berger chaouia tirant quelques notes de sa flûte de roseau, la potière kabyle ornant ses vases de motifs millénaires ont la tranquille certitude de durer éternellement, ils ne se doutent pas qu'ils appartiennent à un monde archaïque en voie de disparition[21] ». Fort bien, mais si cela est vrai de la révolution industrielle, comment cela ne serait-il pas encore plus vrai de la révolution néolithique, et comment surtout espérer corriger les

---

19. Comme toujours, il existe un fondement réel à cette déformation idéologique. Cf. développement sur le Maghreb tripartite, infra.

20. G. Baillaud écrit dans *La Préhistoire*, vol. I, de la Nelle Clio, P.U.F éd. dirigée par A. Leroi-Gourhan, après avoir cité plusieurs exemples de retard dans un domaine facilement compensé dans d'autres : « Les exemples montrent à quel point néolithique, chalcolithique et âge de bronze se trouvent étroitement imbriqués, dès que la vision s'élève au-dessus du cadre local. » (p. 335). Il semble que les préhistoriens du Maghreb ne tiennent pas à s'élever au-dessus du cadre local.

21. G. Camps, *op. cit.*, p. 571. Son point de vue est différent dans *Massinissa ou les débuts de l'histoire* (p. 164), déjà cité.

erreurs de l'investigation passée par les méthodes ethnologiques dans un monde que deux révolutions auront bientôt complètement changé ? Le couplet sur le berger chaouia remet en question toutes les études sur la préhistoire et la protohistoire par lesquelles on veut justifier une perspective de l'histoire maghrébine qui n'est que l'ancienne idéologie coloniale mise au goût du jour[22]. Cette critique est certes purement formelle, elle s'adresse aux conclusions abusives, non aux résultats bruts de la recherche ; la science positive en se renouvelant se chargera elle-même, comme elle l'a fait déjà dans le passé, de ruiner ces brillantes théories qu'on se plaît à propager.

La deuxième conséquence des extrapolations en question est d'imposer une vision linéaire et mécaniste à toute l'histoire maghrébine, rendant par là plus malaisée l'adoption de la vision plus féconde d'un progrès contrasté que nous aurons l'occasion de mettre en lumière plusieurs fois par la suite. Même si le Maghreb avait connu une longue période néolithique, même s'il était passé à côté de l'âge du cuivre et du bronze (thèse répudiée par la plupart des spécialistes à l'heure actuelle), le résultat n'aurait pas été nécessairement celui que les préhistoriens, fidèles aux idées du XIXe siècle évolutionniste, croient : le retard peut toujours être compensé, les aspects négatifs ne l'emportent pas nécessairement à tous les niveaux de la vie sociale, et c'est bien ce qu'une ethnologue, G. Tillion, a mis en lumière dans un livre qui n'a malheureusement pas eu le retentissement qu'il méritait, parce qu'il semblait traiter un sujet trop particulier, alors qu'il donnait en fait une nouvelle interprétation, tenant compte des aspects

---

22. Le dilemme qu'on veut nous imposer est celui-ci : ou bien vous faites l'histoire des envahisseurs étrangers, ou bien vous restez uniquement dans le cadre de la préhistoire ou de la protohistoire. On peut refuser les deux conclusions, et c'est ce que j'essaie de mettre en pratique. Que la civilisation soit venue en grande partie de l'extérieur au Maghreb, ce n'est pas niable, et ce n'est pas un fait particulier à cette région. Le point essentiel est que le Maghreb a accepté certains aspects, et en a refusé d'autres. On peut justifier la distinction protohistoire-histoire comme reflétant des stades de notre connaissance et donnant un cadre chronologique général mais nullement comme division structurale, qui n'aurait alors d'autre raison que la méthode utilisée, arbitrairement jugée la seule possible Derrière ce raisonnement circulaire se cache le motif réel qui est le refus de la forme particulière sous laquelle la civilisation a été adoptée au Maghreb. En chassant totalement l'histoire du Maghreb, c'est cette forme qu'on veut éliminer parce qu'on regrette qu'une autre forme n'y ait pas prévalu.

contradictoires de toute évolution, de la société maghrébine archaïque, celle précisément qu'on voudrait maintenir dans une protohistoire indéfinie[23].

23. G. Tillion, *Le Harem et les cousins*, Paris, Le Seuil éd., 1966. L'un des livres les plus perspicaces et les plus novateurs, même dans le domaine de la compréhension historique ; mais étant à contre-courant des idées reçues et son auteur ayant retrouvé, par la logique interne de sa quête du réel, les aspects les plus féconds de la dialectique, il a sans doute été considéré comme une simple ébauche. Mais si tous les historiens non-Maghrébins refusaient, comme G. Tillion, le développement linéaire simplificateur, on ne perdrait pas son temps à critiquer tant de préjugés séculaires.